

Politis 14 avril 1989

Pierre Juquin

Pour Pierre Juquin, porte-parole de la Nouvelle Gauche, l'humanité entre dans une troisième phase : après les révolutions bourgeoises, après les révolutions ouvrières, voici l'âge de la révolution écologique. Rien n'est joué, ni sur le plan théorique ni sur le plan organisationnel. Mais le mouvement est là. L'ancien candidat à la présidence de la République et ses amis n'entendent pas rester au bord du chemin. Désormais, les Verts deviennent leurs partenaires privilégiés. Jusqu'à une prochaine fusion ?

❑ POLITIS : Analysez-vous la percée verte comme un phénomène politique essentiel ?

PIERRE JUQUIN : Je ne sais pas encore si c'est un phénomène essentiel, mais il faut voir l'essentiel du phénomène. La percée verte existe, il y a eu une dynamique verte, et je crois que ce vote vert est la traduction politique de phénomènes sociaux, profonds et de longue durée qui ont trouvé d'autres expressions récentes. Par exemple, les mouvements sociaux des étudiants, des cheminots, des infirmières. Par exemple aussi, les succès syndicaux insuffisamment observés par la classe politique, comme ceux de la confédération paysanne, du groupe syndical SUD, ou l'épanouissement du nationalisme corse. Quelque chose bouge.

❑ Quelles conséquences la Nouvelle Gauche va-t-elle en tirer ?

La Nouvelle Gauche en débat. Dans quelques jours, sa coordination générale prendra position. Pour moi, ce n'est pas un fait nouveau. Depuis plusieurs années, j'ai montré l'importance de la constitution du mouvement des Verts allemands. Je pense que le vote vert est à la rencontre de deux exigences. L'exigence écologique et l'exigence d'une autre vie politique.

❑ Cela veut-il dire qu'il n'y a aucun avenir pour une formation politique si elle ne réintroduit pas au cœur de son programme la problématique écologique ?

J'en suis persuadé, tout à fait convaincu. L'exigence écologique est une réalité, nourrie maintenant de semaine en semaine par des événements préoccupants, voire très graves. Il ne se passe plus une semaine sans qu'il y ait une catastrophe écologique ou technologique. Moi je pense, par exemple, que les accidents de chemin de fer et les accidents d'avion se multiplient et vont se multiplier. Pourquoi ? Parce que l'homme ne maîtrise plus ce qu'il a mis en route. Il a déchaîné des forces techniques telles qu'elles ne correspondent plus au rythme du cerveau humain, de la biologie de la vie. Je crois que la confrontation entre l'homme et la nature se déroule depuis plusieurs siècles selon la phrase clé donnée par Descartes : « L'homme maître et possesseur de la nature, dominateur et propriétaire » et que cette confrontation conduit à une situation intenable. En même temps, des milliards d'êtres humains de plus en plus nombreux dans ce qu'on appelle le Tiers-Monde, qui est l'essentiel de la population humaine, n'ont pas des conditions de

vie supportables. Je crois qu'on se trouve confronté à la nécessité de repenser tous les problèmes à cette lumière.

Le combat essentiel est là ?

Oui, un combat essentiel. Parce que, si nous voulons résoudre les problèmes du Tiers-Monde et de la partie de l'humanité occidentale du Nord de la planète qu'on appelle le quart-monde nous ne pouvons pas étendre à l'ensemble de la planète le système productiviste qui règne sur le Nord parce que la planète ne le supporterait pas. Immense problème. Et personne ne connaît vraiment la solution. La deuxième exigence qui s'exprime, je crois, à travers le vote vert, c'est l'exigence d'une autre vie politique. Le débat politique est nul. Eu égard à la gravité, à l'immensité des problèmes. Les politiciens de tous bords apportent quelques solutions, mais ils ne considèrent les problèmes de l'écologie, du Tiers-Monde ou du désarmement que comme des politiques d'accompagnement, des compléments aux programmes et non pas comme des questions absolument clés et vitales, comme le féminisme. L'écologie est au cœur du combat essentiel. Le combat essentiel, c'est l'humanisme, la création de conditions de vie qui permettent à l'ensemble des sociétés humaines de vivre bien et dans l'égalité. Dans le vote vert, des choses passent qui expriment des mouvements très profonds en cours dans la société.

Quelles conséquences en tirez-vous du point de vue organisationnel ?

Je dirais, avant de penser aux organisations, qu'il faut penser au fond des choses. La première conséquence que j'en tire, c'est que nous devons élaborer une théorie. Il faut donc réfléchir, travailler beaucoup. Nous disposons d'une théorie, le marxisme, qui elle-même a subi bien des avatars, a été dogmatisée, vidée en partie de sa substance. Mais le marxisme est très loin de répondre aux problèmes concrets et planétaires auxquels nous sommes confrontés. Même si chez Marx, il y a, à plusieurs reprises, des intuitions géniales, qui montrent qu'il a aperçu la problématique dont nous parlons, on cite toujours le même texte : le capitalisme détruit à la fois la terre et l'ouvrier. Il y a d'autres textes. Mais le marxisme s'est placé dans une logique productiviste. Et on en est arrivé à confondre construction d'une société socialiste et croissance des forces productives.

Si vous aviez à vous définir, le feriez-vous d'abord comme communiste ou plutôt comme écologiste ?

Je suis un écolo-communiste. La synthèse rouge et verte est à construire. Je l'appellerais plutôt l'écosocialisme. Dans les pays de l'Est, je ne crois pas qu'il y ait de socialisme. Et devant l'immensité de ces problèmes, je me demande si nous ne pouvons pas dire que le communisme international est en faillite, comme en 1914. La perspective révolutionnaire sur laquelle nous avons vécu est caduque, il faut en construire une autre.

Où va se retrouver alors le courant révolutionnaire ?

C'est la question. Un mouvement est en cours du côté des Verts, il faut être avec eux, avec ténacité, modestie et humilité devant le courage de ceux qui ont pris conscience des problèmes et les affrontent à leur façon. On ne sait pas sur quoi peut déboucher cette dynamique. Peut-être sur une écologie gestionnaire, un «réformisme écologiste», qui ne changera pas les rapports sociaux. Le mouvement ne débouchera pas nécessairement sur une radicalité nouvelle. Elle peut déboucher sur des solutions autoritaires et d'austérité. Un débat doit avoir lieu.

« Etre dans le mouvement vert », ça veut dire quoi concrètement, compagnon de route ou adhérent ?

Certains, parmi nous, ont déjà pris la décision l'aller chez les Verts. Moi, je propose que nous prenions une double décision. Accélérer la construction militante et la construction intellectuelle de la Nouvelle Gauche, d'abord. Nous devons contribuer au débat à la fois par la réflexion et par l'action. En même temps, nous nous trouvons devant la nécessité de nous rapprocher de plus en plus des Verts. Déjà, des décisions ont été prises par la Nouvelle Gauche, antérieurement au succès électoral des Verts. Nous avons rencontré Antoine Waechter en janvier, nous avons proposé de tenir des journées de travail pour approfondir certains problèmes, nous avons proposé de construire éventuellement à l'échelle européenne un centre de recherche commun.

Serez-vous présents sur les mêmes listes aux élections européennes ?

La Nouvelle Gauche aurait intérêt à soutenir la liste des Verts aux européennes et à être présente en son sein, si c'est possible. C'est un débat entre nous et un débat avec les Verts.

Va-t-on vers un processus de fusion entre la Nouvelle Gauche et les Verts ?

Je ne sais pas. Nul ne peut le dire aujourd'hui. Nos propositions, en tout cas, veulent affirmer plus encore notre identité rouge et verte.

Cette identité tend-elle à vous rapprocher des Verts plutôt que de vos anciens alliés, les rénovateurs et l'extrême gauche ?

Ces derniers restent encore dans une vieille problématique, le style de pensée et d'organisation d'hier. Je pense que la rénovation des partis communistes en Europe est vouée à l'échec. Je crois que tous ceux qui ont voté ou votent communiste, s'ils veulent être révolutionnaires, doivent participer à cette dynamique verte. Il ne faut pas parler d'entrisme ou d'OPA sur les Verts. Il faut être présent, lutter sur le terrain, ouvrir la réflexion et nous verrons.

Propos recueillis par JEAN-PAUL BESSET

Politis 7 avril 1989
PCF : HERZOG, PREMIER DE CORDEE

Sachant que Marchais refusait d'y aller, Lajoinie et Fiterman aussi, on attendait Gaysot. Vains pronostics : c'est Philippe Herzog qui est sorti du chapeau. Quarante-neuf ans, membre du BP depuis 1979, l'économiste du PCF sera donc tête de liste pour les futures européennes.

Pourquoi ce choix ? Sûrement pas pour le charisme de l'intéressé. L'autre jour, il était en chair et en os devant les journalistes, au siège des éditions Messidor qui viennent de publier son dernier livre, *Europe de 92: construire autrement* et autre chose. Plutôt sympa, Herzog. Il a fendu le cercle avec une petite timidité maladroite, un gentil sourire aux lèvres, la voix douce. Il a dit bonjour à tout le monde, écouté patiemment les questions. Pas arrogant, pas la grosse tête. Il a expliqué que le PC n'était pas contre l'Europe, que le principal ennemi, c'était le capital. L'ennui, c'est quand il parle technique. Une question sur le marché unique vaut une tranche explicative de dix minutes. On croit que c'est fini et ça recommence : « Voilà une première observation. La deuxième... » Pour applaudir dans les meetings, ce sera dur ! Alors ? Le PC a surtout voulu jouer le renouvellement. L'image de compétence d'Herzog sert sa tentative de ravalement de façade. La solution lui permet en outre d'économiser un politique comme Gaysot. Dans le cas d'un mauvais résultat, des manieurs de sabre dévoués à la direction ne seront pas de trop si le Comité central manifeste de la mauvaise humeur. Comment continuer à gloser sur la remontée du Parti si la liste communiste ne dépasse pas les 6,76 % de Lajoinie au premier tour de la présidentielle ? Accessoirement, le choix d'Herzog permet de trancher des débats internes. Lors de la participation gouvernementale, Herzog voulait faire du PC une force de propositions pour la gauche. L'adoption d'une ligne protestataire a mis un terme à sa tentative, tout en conférant à l'intéressé une aura positive auprès de ses camarades. S'il échoue, Marchais le dégommera d'une pichenette. Et si, divine surprise, il glane quelques pourcentages, Georges nous la jouera modestement sur l'air du : « J'avais raison ». Comme d'habitude.

JEAN-MICHEL APATHIE